29 Mrs m 2. 4° 29460.1.

DISCOURS

SUR

LES QUALITÉS NÉCESSAIRES

POUR ÊTRE MEMBRE

D'UNE SOCIÉTÉ POPULAIRE,

Prononcé au club national, par le citoyen ROBEROLLE, *sergent au neuvieme bataillon du Bec-d'Ambès.*

C'EST à l'opproche du jour heureux où la commune de Bordeaux va être le témoin de l'installation d'une société populaire, qu'il importe de fixer les qualités essentielles de ceux qui la composeront. Pour parvenir à ce but salutaire, je vais examiner d'abord ce que doiveut être les sociétés populaires. Au premier apperçu, on doit les considérer comme les coursiers du char révolutionnaire ; elles sont, par rapport à l'affermissement de notre république, des écoles primaires de morale & de patriotisme. Sentinelles vigilentes de la liberté, elles doivent offrir constamment aux hommes libres

THE NEWBERRY LIBRARY

la garantie de leurs droits. Elles sont aussi les écueils redoutables, contre lesquels viendront se briser tous les efforts de la tyrannie, de la malveillance & de la mauvaise foi. C'est dans leur sein que l'indigence doit trouver des secours pécuniaires ; l'opprimé, des défenseurs zélés ; les sciences & les arts, des encouragemens propres à hâter leur développement. Les sociétés populaires doivent, selon l'expression de Robespierre, *remplir les vœux de la nature, accomplir les destins de l'humanité, & effectuer les promesses de la philosophie :* tout enfin doit y respirer l'amour du bien & la haine du mal. Examinons maintenant, ou plutôt extrayons de la masse commune, des hommes propres à remplir les postes de ces nouveaux remparts de la république. Sera-ce tous les bons citoyens d'une commune ? Non, car parmi tous ces bons citoyens, on en trouve peu de révolutionnaires. Ce qui caractérise un vrai républicain n'est pas seulement l'amour de la liberté ; car l'amour de la liberté est naturel à tous les hommes, excepté aux fourbes & aux sots.

Il ne suffit donc pas, pour avoir les qualités nécessaires à une société populaire, d'aimer la liberté ; mais il faut joindre à

l'amour de la liberté, celui de la patrie, celui des vertus publiques & privées, & sur-tout, la pratique des unes & des autres.

Ainsi donc, le libertin qui vante sans cesse, les douceurs de la liberté, pour les confondre avec les excès de la licence, qui croit que la liberté tollére les vices, que la tyrannie même se faisoit un devoir de réprimer ; qui séduit l'innocence inexpérimentée de celle qui n'aspiroit qu'à un nœud légitime, ou qui arrache une mère au soin de ses enfans, & trouble la paix domestique d'un père de famille actif & laborieux, qui, par consequent, est sans bonne foi, comme sans morale, n'est pas propre à faire partie d'une société populaire, parcequ'elles doivent être, comme je l'ai dit, des écoles de morale, & que les instituteurs de la morale républicaine, doivent être bien différens de ces charlatans d'autre fois, qui disoient impunément au peuple : *faites ce que je vous dis, & non pas ce que je fais* ; qui prêchoient les vertus, en donnant les exemples du vice. Les membres des sociétés populaires, au contraire, doivent, surtout, prêcher d'exemple ; c'est donc envain que l'ambitieux qui calomnie le mérite simple & modeste, pour s'élever sur ses ruines, que

l'avare qui, pour entasser quelques vils morceaux de métal dans son coffre-fort, marchande, denier à denier, la sueur & le travail du pauvre, & ne le soulage jamais dans sa misere; que l'imbécille présomptueux qui, tout en criant: *vive la liberté*! croit que l'égalité, est un mot vuide de sens, & que son voisin ne sauroit réelement être son égal, parcequ'il n'habite pas un aussi beau palais que lui, ou que sa femme ne s'habille pas comme la sienne; que l'oisif qui met son bonheur dans le plaisir d'être inutile à la société: que les hommes qui marchandent avec la chose publique, qui spéculent avec avidité combien leur patriotisme apparent leur pourra rapporter; en un mot, tous ceux qu'un autre intérêt que celui de la chose publique, fait agir, se croient faits pour être membres d'une société populaire, du moins jusqu'à ce que leur tempérament politique ait acquis une complexion plus robuste.

Il est encore des hommes chez qui les préjugés, enfans de l'ignorance, ne sont pas entièrement effacés de leur cœur, quoiqu'ils ayent l'apparence du patriotisme; qui attachent plus d'importance à telle dénomination qu'à telle autre; qui, plus jaloux de posséder des emplois, que de les bien

remplir, s'admirent dans les uns, & se croiroient avillis dans les autres : qu'ils se rapellent ceux qui sont encore atteints de cette maladie que le vainqueur de Leuctres, (*Épaminondas*,) fut chargé, après son retour de l'armée de veiller à la propreté des rues, & à l'entretien des égouts de la ville, & qu'il prouva par la manière dont il s'en acquitta, qu'il ne faut pas juger des hommes par leurs places ;

Il faut donc, citoyens, pour être membre d'une société populaire, n'avoir aucun des vices attachés au gouvernement tyrannique, avoir l'ardent amour du bien public, sans y mêler jamais des vues d'intérêt privés ; pouvoir être montré pour exemple dans la voie du désintéressement & de la vertu, être à l'abri de toutes ces passions qui n'ont pour l'ordinaire que des haines particulières & la mauvaise foi pour partage. Il faut que tous les membres qui formeront le club national, puissent tenir hardiment à leur concitoyens le langage que tenoit Aristide aux députés de Lacédemone : « Apprenez à Sparte (leur disoit-il) que » tout l'or qui circule sur la terre, ou qui » est encore caché dans ses entrailles, n'est » rien à nos yeux au prix de notre li- » berté. »

Il ne faut pas non plus que ce soit toujours par quelques actions qu'on juge les hommes. C'est plutôt, comme le dit l'immortel *Rousseau*, « par une conduite soutenue, » par des vertus privées & domestiques, » par les devoirs de son état bien remplis, » qu'un citoyen a des droits à la confiance » de ses concitoyens, que par cinq ou six » grands coups de théâtre, bien prônés & » bien publiés, & qui trouvent leur récom- » pense dans l'admiration publique. » Il faut, an un mot, pour être membre d'une société populaire, avoir une intégrité intacte, un patriotisme éprouvé, une morale pure; n'avoir d'autre ambition que de servir sa patrie : être au-dessus de toute espèce de préjugés : car les long siècles d'esclavage, qui ne fournirent aucun exercice à la vertu & aux talens des hommes, nous avoient accoutumés à l'air de supériorité que les gens riches empruntoient de leur étalage. Nous ne prêtions aucune attention à tout ce qui pouvoit naître du mérite & de la capacité. Nous faisions, & nous faisons peut-être encore trop de cas des hommes opulens ou bien parés, malgré que les propriétaires de ces prétendus avantages ne soyent souvent, que des machines de parade. Cependant

le peuple admiroit, d'un œil d'envie, ce qui méritoit à peine d'amuser les enfans.

Aujourd'hui qu'il ne nous est plus permis d'agir comme des enfans, nous ne devons nous attacher à rien de supperficiel, mais aux choses solides.

Dans les gymnases des anciens, ainsi que dans tous les lieux où l'on s'assembloit en grand nombre, les moindres fautes étoient sévérement réprimées. Dans les institutions françaises, la rigidité doit être la même. Déjà nous avons vu à l'école de mars, un instituteur chassé pour avoir paru ivre devant les éleves. La politique, disoit un sage de la Grece, doit regarder la vertu comme la source & le fondement de la prospérité publique. Eloignons donc des sociétés populaires tous ceux qui n'ont pas la vertu pour base de leurs actions. Point d'oisifs; ils sont les ennemis nés de la société. Ce ne peut être que des vertus privéees, que se compose le bonheur général.

Imprimé par délibération du Club national de Bordeaux, en date du 29 messidor, deuxième année républicaine.

MARGARON, Président par interim.
ANDRÉ BOUQUET, Secrétaire.

De l'Imprimerie du Citoyen DELORMEL, rue des Ayres, N° 54.